

LILYANE BEAUQUEL

En remontant vers le Nord

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

AVANT LE SILENCE DES FORÊTS, roman, Gallimard, 2011.

EN REMONTANT VERS LE NORD

LILYANE BEAUQUEL

EN REMONTANT
VERS LE NORD

roman

nrf

GALLIMARD

À Julia, Franz, Yann, Raphaël
À Jean-François
À J. et J. Mourey

Je ne sais pas pourquoi j'ai disparu.

Pourquoi mes vertèbres s'égratignaient si fort contre la chaise toujours à la même place.

Pourquoi je n'ai pas continué à dire « embrasse-moi » au beau visage sans frontière d'Inaya.

Mais la vie ne pouvait être ce remuement de terre et de neige, cette marche au cul des moutons. Alors je suis parti. Tant il est facile d'imaginer des vues sur les nouveautés immenses. Tant il est grisant d'espérer un autre amour.

J'étais commun et drôle, avec mes os trop grands pour être rangés dans l'arrière-salle où tous se rentraient jusqu'à l'été.

Les études à la ville et son pendant de vie de village où les hommes aiment plus leurs bêtes que leurs semblables : ce n'était pas pour moi.

Dix-sept ans, il fallait tenter.

J'ai bouclé mon sac, le futur en travers du torse, une courroie que mon plus jeune frère a touchée pour voir si lui aussi, malgré son âge, pouvait en être entraîné.

Le chien ne s'est pas approché, il comprenait.

Mon père avait cet air de convalescent qui jamais ne le

quitte, ma mère son air doux jamais altéré. La permanence des parents.

À me retourner : la maison blanche et sa barrière parfaite.

Je partais.

Sur un coup de cornes fâchées contre le pays tout entier, montagnes, eaux, forêts et étendues d'herbe et de glace.

Loin des soleils froids, loin de tout ce qui m'était connu et me paraissait de second ordre, dans les noms murmurés de la Castille à la mer de Chine.

Porté par le frémissement de l'arbre qui pomponnait le dessus de colline, amoureux de tous les lendemains, prêt à tirer la langue dans n'importe quelle tâche un peu étrange et inconnue. Pour toujours aller plus loin.

J'ai quitté la haute envolée de mes montagnes pour d'autres sommets et l'incertain tracé de la surprise.

Ivre devant la grande terre, la fabuleuse, la moins que rien, et ma présence et sa présence, dans le timide du minuit jusqu'au très petit matin.

Et l'infini, le minuscule a pris un air augural, un abîme que je voulais connaître.

Parce que peut-être me sentirais-je, en y disparaissant, enfin sublime.

J'étais dans la sensation de l'aventure. La guerre dans les pays voisins en gagnait d'autres, j'ai pris des bateaux pour plus loin et plongé dans des villes peuplées de fontaines, des cités endormies, des plaines de sable, les êtres n'y étant que des virgules.

Un jour passait après un autre jour, j'écoutais ce qu'on me disait, je trouvais une façon d'y répondre.

J'avais toujours raconté à ma famille des moitiés de livres que je voulais imiter, oubliant les récits aux vagues assem-

blages de héros, leurs obstacles et leurs fins. Sans les sillages de ces lectures, j'aurais été un être simple, vautre dans les plaisirs de mon âge.

Quelque chose avait fait de moi un garçon difficile, j'attendais des autres qu'ils tiennent des promesses que moi seul imaginais, emballé pour deux par des horizons extravagants : ils ne me demandaient rien, je m'étais placé dans des hauteurs qui n'existaient pas.

Les préférences allaient à mes frères, mon père avait prise sur leurs bêtises de vauriens. Il disait : Sven, poulain scabreux, je crains que, par pitié ou bon sens, ne lui soit tirée une balle dans la tête.

La maison n'avait jamais été assez grande pour nous contenir tous, elle débordait, elle craquait. J'étais l'aîné, on se consolera.

Et Inaya, j'ignore qui d'elle ou de ce qui l'entourait avait été le plus réel, obstination, j'ai mis bien de l'art à être malheureux... Jamais elle ne m'aurait aimé comme j'aurais voulu qu'elle m'aime.

Notre confusion à tous les deux, moi transi à m'en trouver bête, elle laissant croire à ce qui ne viendrait jamais. Je me saoulais à dire cela. D'humeur noire, de rage fausse, calme ou très fou.

J'ai accosté à des rivages contrastés.

J'aimais ces petits mondes nouveaux, les cieux à la manière de tous les matins, leur dégingolade plus rapide que dans mon pays du Nord. Le temps prenait enfin un cours lisible.

J'étais plus en muscles, j'avais la peau tannée, les cheveux plus blonds. On me regardait, on m'acceptait.

Je découvrais de bonnes odeurs de viande, des rues peuplées de vieux riant plus fort que les hommes et femmes de

vingt ans. Je suivais d'incessants défilés dans le miroitement de la chaleur.

Je riaais tout haut d'un paysage qui ne m'attendait pas, il était doux de marcher sans rien souhaiter de précis.

Dégustateur de cueillettes pressées, j'apprenais par cœur des carrés de ciel : je me roulais dans l'enfance du monde.

Aux grandes descentes vers les villages, je courais plus vite, sûr de trouver en bas des gentillesse qui se passeraient de passeport et de mots.

Il y avait tant de cafés, de thés brûlants que l'on pouvait boire avec des inconnus fiers de nous avoir près d'eux...

Je ne sais pas comment j'avais pu rester si longtemps loin de cela, ignorant que les langues de brebis peuvent lécher la main comme dans mon pays et que cela soit facile de penser au lendemain...

J'avanciais toujours plus au sud, accueilli par l'engouement de gens curieux, et mettais dans ma poche des salaires assez grands pour approcher des horizons mieux à l'endroit que ceux de mon pays.

J'étais sans méfiance, sans inquiétude, toutes les filles et tous les garçons m'aimaient, nous parlions à peine un langage commun, nous étions main dans la main.

J'ai encore, tout près, les droites gorges de terre entre les semis et les fruitiers, ce beau silence et sa rupture superbe par la clameur en avant du galop des chevaux.

Et les vallées reculées, les cataractes de bruits, la jeunesse d'êtres beaux dont je ne comprenais pas le langage...

Le vertige.

Cela dura quatre années.

Puis les ombres des sables ont fui vers leurs campements, les vents du sud ne les protégeaient plus des tirs de raisons lointaines. Les jardins avaient mis des fruits rouges dans

les mains de beaux garçons : ils devenaient des combattants têtus.

Les armées coloniales, des hommes perdus étaient venus se méprendre sur la bonne marche du pays.

Et bientôt, partout, des convois misérables, des départs de cercueils plombés dans des bateaux de croisière dont les hublots cadraient la décoration du monde.

Je suis reparti vers l'Europe.

J'ai circulé de ville en ville, vogué jusqu'à New York, le paradis des grands rassemblements de migrants et son envers d'enfer.

J'ai buté sur les immeubles immenses, la verticalité et le rythme échafaudés par les mathématiques, les couleurs pures, les formes simples.

Et avec la rencontre d'un professeur philanthrope, j'ai trouvé ma place dans des cités transformées. Les mots et les lettres, les gens et les corps, les bâtiments, l'air et la lumière, leurs lignes concrètes ont construit ma nouvelle vision du monde.

J'ai appris le métier d'ingénieur et les langues étrangères de façon correcte.

J'ai étudié les matériaux pour des bâtiments où comptent d'abord l'apparence des lignes de construction, la géométrie des poutres de fer et le béton monté.

Redressé par les hauteurs que nous élevions, les formes évolutives, les cercles, carrés rigoureux comme nos pensées, la gaieté des ouvriers, l'assurance des architectes, je tirais parti de ma rage antérieure...

Mes premiers chantiers puis ce contrat de travail pour lequel la compagnie m'a déclaré tout désigné, dans les montagnes où mon père est né. Et me voici.

Mon pays est revenu.

Mon pays m'a fait, j'ai voulu m'en défaire, j'en suis parti, maintenant il est là, après six heures de marche depuis le débarquement du ferry.

J'avais oublié comment je le regardais. Maintenant je le vois comme auparavant et autrement. Mon pays est double désormais.

La roche mange le ciel, au nord : son dos aux poils blancs, dégoulinade de vieille glace. Une terreur sortie de la nuit, agonie de pierre ravinée d'eau, de silence traversé par un glissement d'avalanche éteinte : chef-d'œuvre de sauvagerie.

Comment avoir oublié au bout du chemin débutant comme n'importe quel chemin ce déballage de roches, de cascades, de fjords gonflés d'eaux nouvelles, glace, neige, brume épaisse puis diaphane ?

Comment avoir oublié ce composé de mousses molles, de pierres dures, d'eaux difficiles à retenir, sorties de ce fracas assourdissant qui, il y a si longtemps, a composé le tout ? et qui, dans le silence posé là, ne s'est pourtant jamais arrêté. Comme si le glacier était passé d'un coup et avait fait la veille son travail sans temps mesurable.

Pour que je le voie là, à l'instant.

J'appartiens à cette beauté traversée de laideur de fin d'hiver. J'ai failli ne plus avancer après la halte dans un refuge.

Mal dégrossi par une heure d'ascension dans le sentier difficile, le nez levé vers le trait d'acier tiré à l'horizon, je ne vais pas faiblir. Je reprends pied dans les impressions quand les hommes ont vécu à blanc, tétanisés par les nuits sans relevées de lumière.

Je franchis le col, aspiré par la perspective, l'air sent bon quand il ne sent rien. Je me roule dans le filet d'eau d'une rivière encore solide, une baignade augurale.

Sur la berge, un cerf, sa tête droite dans le jour, il traverse le gué et me suit de loin en loin. Je cesse d'être seul.

Il ne faut pas que je manque ma première phrase à ceux que je vais retrouver.

Cette première phrase, et son avancée de tambour, gare si je l'étouffe, elle n'aura plus sa pareille et notre sort en sera bouleversé car, chez les Landsen, nous avons toujours confondu l'heure solennelle et le contretemps insignifiant.

La porte s'ouvre dans le geste efficace en forme d'habitude. On ne m'attendait pas.

Mon père, ses cheveux gris, griffure d'acier. On s'étreint sans un murmure, empaquetés dans le regard de ma mère devenue toute petite. Avec elle mon prénom prononcé comme à l'enfance, Sven et son souffle prolongé, cette sensation, fragile comme une ruine.

Dans la maison en bois et son nid d'herbes, ma première phrase s'est perdue.

Le chien n'est plus là. C'est un décor de théâtre, il suffit d'y entrer, les rôles s'y tiennent.

L'un de mes frères accourt près de mon père, leurs yeux du même bleu veulent me consoler d'une peine que je n'ai pas, celle d'être parti.

Ma sœur, fille élastique, pour qui les arbres n'étaient

jamais assez hauts pour grimper, est devenue la mère sérieuse de trois garçons. Les voilà, répliques de ce que nous étions, mes frères et moi, images retrouvées de nos allures à tous les âges, et ils se dédoublent, façon de répondre, regards de faon, piétinements timides.

Mes jeunes frères se mettent de la partie. Têtes répétées, étirement semblable de la bouche, mots mis ensemble sur le même débit, yeux, front, nez de tous sur le visage de chacun.

Cette maison est un panier de chiens. De portées coulées dans un moule, conforme à un modèle niché dans le centre du pays.

Je ne m'attendais pas à ce mystère des caractères, cette distribution des manières. Il ne se passe rien qu'un retour de voyage, un voyage de dix ans.

On me fait place autour de la table, un pain brun, du poisson séché. Ils semblent manquer de tout. Mon père lève le menton avec une question lancée à mon plus jeune frère sur l'état de la bergerie.

Je déballe les cadeaux enrobés de papiers précieux, ma mère ne regarde qu'eux. Poignards à intaille de gazelle, boîtes de lapis-lazuli, chevaux de tissu aux harnachements clinquants : mon bazar de voyage tiré du sac en attendant l'arrivée de la malle.

Chahuter les bambins, les prendre sur les genoux, sentir la main de ma mère sur l'épaule, ne pas vouloir plus.

Le jour qui suit et quelques autres : les neveux, précoces, imitent leurs oncles et leur père. Mes frères travaillent aux mêmes établis avec des outils d'il y a trois générations. Au village, ils ont des admiratrices, aux falaises, leur corps est poétique, jeunes hommes funambules sur le bord atteint, dans ce temps idéal de leurs vingt ans.

Les jours suivants, ma présence les agite. Le plus jeune cherche des conseils pour émigrer, dit bientôt se brûler la cervelle. Il s'endort à table, veut passer le prochain hiver dans un port, a des besoins spirituels qu'il me raconte le soir.

Le cadet se passionne pour mes photographies de New York, prend d'admirables initiatives pour couper la parole au père. La nuit, court nu sous un drap, ne sachant où il va. Assis au bord du lac, exagère sa voix quand les gens viennent l'écouter, affirme vouloir être espion. Accaparer l'intérêt général lui donne des scrupules, il me le dit, me fait rire.

Le frère du milieu mesure le diamètre de ses muscles, ne sait quelle fille choisir et sur son cheval de postier est fasciné par les chambres fortes des banques pour lesquelles il voudrait transporter des sacoches de billets.

Ma sœur sculpte la pierre à coups de burin énérvés, ma mère pleure sur les conséquences des pluies, ne lâche pas son potager, les jeunes neveux bousculent crânement tout ce qui peut l'être quand les hommes sont dehors mais redeviennent sages dès leur retour.

Le père vit sans écart aucun.

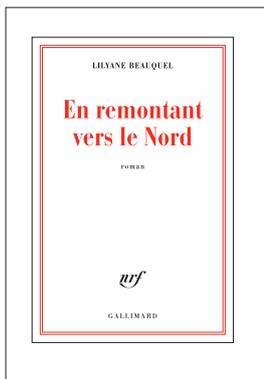
La famille.

Deux semaines que je suis là et la maisonnée reprend son rythme. Les frères n'ont plus rien d'extravagant. La vie sobre et lente.

Là d'où je reviens, villes des études et des premiers chantiers, tout s'est accéléré, la vie, les constructions, les façons de faire et d'être. Ici tout est prêt à retourner au temps des raideurs paysannes, leur temps d'idéal. La vaisselle, les couvre-lits, rien ne s'altère : un musée de pauvres aux ornements d'effroyables douceurs.

On sait que je vais repartir pour un chantier au pays des oncles que je ne connais pas. Avec le télégraphe du village,

Merci à Daniel Denise.



En remontant vers le Nord

Lilyane Beauquel

Cette édition électronique du livre
En remontant vers le Nord de Lilyane Beauquel
a été réalisée le 09/12/2013 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(EAN : 9782070143733 – Numéro d'édition : 260856).
Code Sodis : N59976 – EAN : 9782072526107.
Numéro d'édition : 260858.